

LA PÊCHE AUX OURSINS



ЛОБ НА JEЖЕБЕ

LOV NA JEŽEVE

SAŠA ILIĆ

EXTRAIT

Traduit du serbe par Alain Cappon

Novembre 2018

EXCURSION À LACANAU

Depuis que je vivais seul, personne ne me rendait visite. Personne, hormis mon oncle Veroslav. Ces derniers mois, il venait régulièrement à Belgrade pour sa radiothérapie. Lui non plus ne serait pas venu me voir sans son rendez-vous fixé très tôt le matin qui l'obligeait à arriver en autobus le jour précédent, d'ordinaire vers les dix heures. Il allait d'abord au marché de Zeleni venac se renseigner auprès des revendeurs sur le prix des fruits, mais n'achetait rien, il passait ensuite à l'hôtel Moskva boire, selon son expression, un « thé russe », et, enfin, par le tramway 21, il débarquait chez moi. À cette heure-là, je dormais encore, la sonnette me tirait de mon lit, j'avais beau m'échiner à enfiler mes chaussons, ils ne cessaient de fuir devant mes pieds. Je fonçais à la porte, et je restais planté quelques secondes à considérer ce petit homme chauve à lunettes derrière lesquelles je reconnaissais d'abord les yeux de ma mère. Puis ce qui subsistait d'image se brouillait, et je demandais : « Mon oncle... mais qu'est-ce que... » « Tu dormais encore ? Pfft ... » commentait-il en s'engageant dans le vestibule et en emmenant à sa suite les odeurs des lointains dont il venait. Dès lors, la journée se déroulait comme toutes les autres passées ensemble ces derniers temps. Il inspectait mon réfrigérateur et mes armoires, de son propre chef se mettait à ranger mes affaires qui traînaient – ce, pour n'avoir pas à s'asseoir car cette position le faisait terriblement souffrir. En vérité, c'était ainsi que tout avait débuté, avec la découverte qu'être assis lui faisait mal. Il avait d'abord mis cela sur le compte de l'âge, puis ma mère s'était esquivée pour lui faire entendre qu'à soixante-neuf ans, il ne devait pas connaître ce genre de problèmes et qu'il lui fallait sans faute consulter. Mon oncle avait regimbé puis, peu à peu, renoncé au café comme, naguère, à l'alcool, à la viande de porc, au pain blanc, et au sucre. Rien n'y faisant, il avait pris son

courage à deux mains et était allé chez le médecin. Le moment venu, le protocole toujours existant derrière les murs sombres de l'hôpital avait suivi son cours. Biopsie, diagnostic : cancer de la prostate. On lui avait parlé sans détours et annoncé, aussi, que désormais il n'avait pas le choix. Et nous avons ainsi commencé à nous fréquenter après tant d'années.

« Grand Dieu, mais c'est quoi, ce fouillis ?! » s'exclama-t-il quand l'armoire dégorgea un flot de journaux et de revues. Je souris : « Mon travail. » « Tu parles d'un travail. » « Tu l'as dit. » confirmai-je en mettant de l'eau à chauffer pour son thé et mon café. Il resta un instant penché sur le mont de journaux, ne sachant par quel bout commencer. « Mais laisse donc » lui dis-je, « je rangerai plus tard. » « Tu écris toujours pour ces traîtres ? » demanda-t-il plus pour lui-même à la vue de la couverture d'un *Danas*. « De moins en moins. Eux non plus ne valent plus guère. J'écris maintenant pour des sites internet. Et je parle surtout de musique. » ajoutai-je comme pour me justifier. Je savais qu'il n'avait jamais aimé d'autre journal que *Politika*, et jusqu'en 2000 quand il avait ostensiblement cessé de l'acheter. *Večernje novosti* n'avait pas réussi à supplanter son vieil amour journalistique. « Oui, c'est mieux... C'est mieux d'écrire sur la musique... » Et il rejeta un journal sur le tas. « ... que tout ça ... » D'un coup de tête il désigna la fenêtre comme si là-bas, dans la cour, se trouvait quelque chose de terrible qu'il ne voulait pas nommer. Entre-temps, un chien du voisinage avait donné de la voix, puis sa maîtresse, une retraitée qui, à longueur de journée, ne faisait que l'appeler. « Cette société, c'est le chaos » fit-il assis sur le bord de la table pour boire son thé ; « tu as vu à quoi ressemble cette ville ? » Je l'examinai de près : ses sourcils étaient d'une blancheur anormale et de temps à autre seulement, quand il se mettait à parler, dépassaient de la monture noire de ses lunettes.

Je suivis un moment ce qu'il disait mais quand il embraya sur son thème favori : Belgrade, ville où tout s'en va à vau-l'eau, j'observais ses gestes quelque peu ralentis, perdant de vue ce dont il parlait. Mais peu importait, je connaissais son répertoire

sur le bout des doigts. Si ce n'était pas Belgrade, c'était sa maladie et le système de santé auquel sa génération avait contribué des dizaines d'années pour qu'il se voie, lui, au bout du compte abandonné à des gens-foutre ou à des cabinets privés sur lesquels il entendait dire pis que pendre, et même qu'y mourir lors d'une intervention de pure routine était très fréquent. Il n'accordait sa confiance qu'à un certain Dr Petrić qui avait réussi à le libérer de sa dépendance à l'alcool, si bien que boire une petite goutte ne lui avait plus jamais traversé l'esprit. Il avait appréhendé sa cessation d'activité car le docteur lui avait expliqué qu'il existe dans la vie des « déclencheurs » susceptibles de réactiver des processus depuis longtemps dormants dans l'organisme. Son départ en retraite s'était néanmoins effectué sans douleur, refermant l'histoire des risques potentiels qu'il pouvait entrevoir à l'horizon. Mais était alors venue celle, malheureuse, de la position assise, puis la biopsie, l'habitude à perdre de s'asseoir devant la télé, et, finalement, les montées à Belgrade pour ses séances de thérapie. Par le passé, je le voyais une fois par an, lors d'une réunion de famille, parfois plus rarement encore. Il accaparait toujours la parole. Ma tante restait éternellement dans son ombre. Ni lui ni moi ne comptions alors être amenés à nous voir plus souvent, surtout pas moi à une époque où la solitude me faisait l'effet d'une sorte de « radiothérapie » quotidienne, où un aboiement dans la cour ou une voix dans le couloir me secouait profondément. La proposition de contribuer mensuellement au site *Jazzin* m'avait évité de couler, ce que je n'avais pas avoué à mon rédacteur et, longtemps aussi, refusé à admettre. Ce que j'avais par contre reconnu sur-le-champ, c'était mon incapacité à écrire sur la musique comme il l'attendait vraisemblablement de moi. « Mais c'est ce que je veux ! » s'était-il exclamé à l'autre bout du fil ; « Parler de jazz comme on ne le fait pas d'habitude. » « Alors, soit » avais-je répondu avant d'ajouter que le mieux serait d'évoquer mes rencontres avec le jazz. « Mon gars » m'avait-il encouragé, « tu lis dans mes pensées ! » Et avaient ainsi vu le jour des papiers sur le coup de feu qui avait transformé la vie d'Armstrong, l'embouchure mystique que John Coltrane n'avait jamais trouvée ou la chambre

des souvenirs d'Adderley. Peut-être était-ce grâce à Adderley que j'en étais arrivé à Charlie Parker. J'avais sur ma table une pile de photocopies, beaucoup de musique dans mon ordinateur, mais aucune entame ne me venait pour le texte à écrire. Quand mon oncle avait sonné à ma porte, je sortais d'une longue nuit sans sommeil et de feuille blanche. Sur le grand écran s'étirait l'image stylisée d'un saxophoniste de rue, et du haut-parleur sortait pour la énième fois *Bird of paradise*.

Mon oncle ne faisait penser à aucun oiseau, surtout pas de paradis, et on aurait pu dire avant toute chose qu'il tenait d'un animal nocturne qui, le jour, donnait à rire. Certes, il avait beaucoup changé depuis que sa maladie s'était déclarée. Tandis que nous étions dans le trolley qui nous emmenait en ville, j'essayai d'établir dans quelle direction le changement s'était produit. Ses cheveux étaient clairsemés, sa peau presque diaphane. Son sens de l'humour s'était évaporé depuis longtemps, il pouvait se montrer caustique et que l'on rie à ses dépens l'insupportait. Il évitait toute conversation portant sur son principal sujet d'intérêt, la politique, et préférait parler de la Belgrade d'autrefois quand, au milieu des années 1960, il fréquentait l'école d'ébénisterie Momčilo Popović Ozren rue Dunavska. D'où son souhait, à chaque fois, que je me joigne à lui lors de sa traditionnelle promenade dans le quartier de Dorćol, et, surtout, son plaisir d'avoir quelqu'un à qui rappeler ses souvenirs d'une existence dans un pensionnat sans chauffage. Cette fois encore, j'étais parti avec lui alors que je rechignais à laisser tomber Charlie Parker et que le délai accordé pour remettre le texte expirait inexorablement. À tout instant je m'attendais à un appel du rédacteur qui, à son habitude, me téléphonait de temps en temps pour me demander si j'avancais. En gros, je lui mentais, je prétendais que ça allait formidablement bien, il disait qu'il ne doutait pas de mon travail et me saluait en me rappelant qu'il faudrait quand même bientôt nous rencontrer. Et les choses en restaient là. Quand mon oncle m'avait invité, j'avais haussé les épaules et coupé mon portable. Nous arrivâmes ainsi à l'angle des rues Cara Dušana et Dubrovačka, l'endroit, jadis, de son école. « C'est plus comme avant » fit-il morose. « Non, et

alors ? » dis-je agacé ; « Je ne vois pas ce que tu cherches. »
« Ce que je cherche ? » répéta-t-il incrédule ; « Dans le temps, j'avais des amis ici... » « Et dans le nombre, qui est toujours à Belgrade ? » demandai-je curieux à dire vrai de savoir qui parmi eux était toujours vivant. Mon oncle réfléchit. « De tous mes amis, aucun... Stanko est retourné à Vranje, Sloba à Kruševac, et Izet à Zvornik... » « Je ne savais pas que tu avais un copain en Bosnie. » « Izet... ? » Mon oncle parut surpris par ma question. « On était très copains. » « Qu'est-ce qu'il est devenu ? » « Que veux-tu dire ? » sursauta-t-il ; « Ça fait un bout de temps qu'on ne s'est pas téléphoné... » « Tu veux dire, pas depuis la guerre ? » « Qu'est-ce que tu racontes ? » « Mais rien, juste que tu ne sais pas ce qu'il est devenu... Il y a eu la guerre... » « Quel rapport avec moi ? Et avec Izet ?! » Il se fâchait, ses sourcils blancs s'élevaient, retombaient. « Probablement aucun » dis-je pour me défilier, « mais je ne me souviens pas t'avoir jamais entendu parler de ce Izet. » « Izet... Izet Cvrk. Mais bien sûr que si... » répéta-t-il en frottant consciencieusement ses verres de lunettes. Sans elles, il avait l'air perdu. Ses paupières inférieures tressautaient comme des poches emplies de liquide.

Fouiller dans ses souvenirs le lassa vite. Nous nous séparâmes place de la République. Je lui donnai le double de la clef de chez moi en prévenant que je ne rentrerais qu'au bord du soir. Je lui demandai de ne pas toucher au fourbi par terre et d'essayer de se reposer un peu avant sa thérapie du lendemain. Il me fixa comme si je lui avais parlé dans une langue étrangère. Il me sembla vouloir dire quelque chose encore, mais il s'empressa de fourrer la clef dans une poche de sa veste, pivota sur ses talons et se fondit dans la foule. Je me réjouis de sa soudaine fatigue car était venu pour la qui sait combien de fois cet instant pénible où nous n'avions plus rien à nous dire. Tous deux le sentions parfaitement. Et nous nous enfermions alors dans un mutisme obstiné ou partions chacun de son côté. Comme aujourd'hui. À ceci près que je ne savais pas comment tuer le temps jusqu'au soir. Les gens que je connaissais en ville vaquaient à leurs occupations. Je rallumai brièvement mon portable, je vis que j'avais eu deux appels, et je le recoupai aussitôt.

Téléphoner à quelqu'un m'était difficile, même à mon rédacteur avec qui j'aurais pourtant eu des choses à échanger. Il m'aurait peut-être conseillé utilement pour Charlie Parker comme la fois où, des jours durant, j'avais de même séché sur Coltrane. En réalité, il y avait longtemps que je « séchais », sans raison précise, et pour la première fois après tant d'années à Belgrade, je me sentais comme à mon arrivée. Subitement tous ces gens qui passaient à côté de moi me faisaient l'effet de constituer un monde croulant sous le travail que je ne pouvais comprendre. J'avais à nouveau conscience de leurs corps, de leurs regards qui ne voyaient personne, de leur grande précipitation où je ne représentais qu'un élément en mouvement mais dépourvu de but. Je me déplaçais en fonction de l'inertie des corps que je croisais, des petits cafés ouverts et des grandes réclames sur les panneaux publicitaires où, à tout instant, s'enchaînaient des baigneurs nageant le dauphin, des joueurs de tennis armant un coup droit, des visages rasés de près de banquiers au col noué d'une cravate verte. Au bar le plus proche où je m'accrochai comme un noyé à une planche de salut, je commandai un double pelinkovac. « Revoilà la crise, hein ? » me lança le garçon qui me faisait face. Je l'examinai avant d'allumer une cigarette et cherchai d'où je le connaissais. Avec un sourire, il me rappela le temps où il travaillait à notre rédaction comme pigiste à la rubrique Société. Je lui dis ne pas me souvenir et gagnai un coin plus tranquille. Sur les chaises rouges là-bas, j'avais un jour vu un Momo Kapor euphorique raconter à des amies entre deux âges des anecdotes de sa vie de bohème sur une île grecque. Il était vieux, au bout du rouleau, à l'image de cette ville. Après de telles rencontres, j'allais mal plusieurs jours durant.

J'avais sonné, insisté. La porte était fermée de l'intérieur, et la clef enfoncée dans la serrure. J'allumai mon portable et appelai mon fixe. On entendit la sonnerie dans l'appartement. Ensuite plus rien. Je perdais patience. Je sonnai de plus belle, tambourinai, appelai. Puis je collais mon oreille contre la porte. Rien. Je redescendis et, de la cour, scrutai mes fenêtres au quatrième étage. Seule la salle de bains était allumée. Je savais que

s’y attarder n’était pas dans les habitudes de mon oncle. Ça ne lui ressemblait tout bonnement pas. Le matin, il faisait un brin de toilette, la salle de bains n’était nullement son endroit de prédilection dans l’existence. Cette fois, je devais recourir à une autre logique. Peut-être qu’il avait malgré tout pris une douche, puis glissé. Peut-être que blessé, par terre, il entendait le téléphone et la sonnette mais qu’il ne pouvait se déplacer. Je remontai quatre à quatre et sonnai une fois encore. La porte d’à côté s’ouvrit : Ljubica, ma voisine, une avocate jamais en peine d’alibi pour satisfaire sa curiosité. « Je l’ai vu entrer... » dit-elle. « C’est fermé, et la clef est dans la serrure... » J’essayai à nouveau de téléphoner. « J’appelle les pompiers... ? » suggéra-t-elle. « Appeler les pompiers... » dis-je énervé, « mais pour quoi faire ?! » « Eh bien... pour aider... » « Dites... votre terrasse est contiguë à la mienne, n’est-ce pas ? » Elle acquiesça. « Oui, absolument. Mais vitrée... Et c’est gênant... » J’entrai chez elle sans m’embarrasser de questions. Son appartement était en désordre. Il y flottait une odeur de baguettes d’encens. Un tas de linge non repassé obstruait le passage jusqu’à la terrasse. « Vous n’allez quand même pas... » s’épouvanta ma voisine tandis que j’ouvrais un côté de sa terrasse vitrée. En bas, les bouleaux se ramifiaient. Des yeux je décrivis le mur : quelque deux mètres à faire sur une étroite corniche plaquée contre la vitre, puis sauter sur ma terrasse. « Je ne peux pas voir ça... » Et ma voisine se réfugia dans les profondeurs sûres de son appartement. Sans guère hésiter, je montai sur le rebord de la fenêtre et fis un premier pas collé contre la vitre sale. Sous moi s’ouvrait un abîme de quatre étages, une masse d’air à perte de vue qui, par à-coups me cinglait le dos et fouettait l’immeuble. La tôle grinçait sous mes tennnis.

Depuis toujours j’étais sujet au vertige mais là, je n’y avais pas pensé avant d’être sur la corniche. Ma main gauche agrippait le cadre métallique de la fenêtre ouverte, la droite se tendait désespérément vers ma terrasse. Je gardais le contrôle du poids de mon corps qui, à chaque instant, menaçait de se dérober. Sitôt que je laissai le gouffre sous moi remonter à ma conscience, je sentais un tremblement naître quelque part en

moi. Je me calmais en cherchant à me figurer le pas d'après. J'aperçus le câble noirci de l'antenne de télévision à peu de distance de mon bras tendu. Il me fallait m'y accrocher et, pied à pied, continuer à avancer. Soudain un cri retentit dans la rue. Quelqu'un, peut-être, qui m'avait vu tout là-haut au-dessus de lui. Quelqu'un qui, me semblait-il, criait un prénom. Un prénom identique au mien. Mais le vent éclata cette voix avant même qu'elle me fût parvenue. Agglutiné contre la vitre, j'essayais de recoller les syllabes éparpillées.

J'entendais presque le fracas d'une déferlante qui se brisait sur la côte et en arrachait ce qui, depuis longtemps, lui était dû. C'était un jour ensoleillé, mais de grand vent, une après-midi de novembre sur la côte de l'Atlantique. J'étais figé, comme hypnotisé, devant cette masse d'eau aux reflets métalliques qui, du lointain, propulsait vers moi un bleu transparent. Christine, une chanteuse rencontrée la veille dans un club de jazz de Bordeaux, m'avait emmené voir le spot préféré des surfeurs français, Lacanau. Au début, j'avais montré quelque réticence, mais une fois descendu de voiture et face à l'immense plage de sable, j'en étais resté bouche bée. Du haut d'un mur couvert de tags, muet comme une carpe, j'avais suivi la guerre que se livraient l'océan et des kite-surfeurs qui, harnachés à leurs dragons, glissaient avec dextérité devant les rouleaux. J'entendais Christine m'appeler, mais je n'avais pas la force de bouger. Elle avait dû me saisir par le bras et me tirer sinon je serais resté là jusqu'au soir. « Voilà ce que je voulais te montrer » avait-elle dit plus tard alors que nous déjeunions au Kayoc, le restaurant tout proche ; « Je savais que tu allais flasher sur Lacanau. » « Je ne saurais quoi te dire, mais ce n'est pas uniquement Lacanau » avais-je répondu en essayant d'expliquer ma fascination. « Je le sais, je le sais bien. Mais ensuite, nous pourrions regarder encore un peu de la terrasse du restaurant. » « Pourvu que le vent ne nous emporte pas ! » avais-je plaisanté. « Il en serait fort capable » avait confirmé Christine avec sérieux et en effleurant délicatement le bout de mes doigts sur la table. Nous avons échangé un court regard. Des effluves de gambas grillées oscillaient autour de nous. Dans les archives d'un club

de jazz local, avait poursuivi Christine en retirant sa main, elle avait lu qu'à la mi-mai 1949, Charlie Parker était venu à Bordeaux. Il devait s'y produire après sa magnifique performance à Paris. Le soir même, il s'était trouvé mal, et le concert avait dû être annulé. Parker s'était plaint de claustrophobie, du manque d'air, et son ami Max Roach l'avait emmené le lendemain sur la côte atlantique. Et ils étaient arrivés à Lacanau. Roach en avait parlé lors d'une émission de télévision nombre d'années plus tard. Bras grands ouverts, Parker s'était précipité sur la plage à la rencontre de l'océan. En ignorant les cris de Roach qui le rappelait. Une vague l'avait alors culbuté et emporté. Son corps de géant s'était abandonné à l'eau comme s'il lui appartenait tout entier. Au prix de gros efforts, Max Roach avait pu le ramener sur le rivage. Et quand il l'eut allongé sur le dos, la seule chose que Parker avait dite était : « Mais merde, pourquoi t'as fait ça ? » Il n'avait alors que vingt-neuf ans. Ce fut assurément le dernier jour de sa jeunesse. Il devait mourir cinq ans plus tard à New York, dans l'appartement de la baronne de Koenigswarter, et le médecin qui avait établi le constat de décès s'était trompé sur son âge et lui avait attribué trente ans de plus.

Le téléphone dans ma poche se remit à sonner. J'étais toujours sur la corniche. Mon souffle embuait la vitre. Je déplaçai mes pieds avec lenteur, sans les soulever de la tôle. Le câble d'antenne attrapé, je fus rapidement sur ma terrasse. Par chance la porte du balcon était juste mise contre. J'entrai et, sans allumer, fonçai vers la salle de bains. L'oreille aux aguets, j'attendis une seconde devant la porte puis ouvris d'un coup sec. Je découvris mon oncle trempé, couché tout habillé dans la baignoire, le pommeau de douche appuyé contre sa tempe comme pour chercher à contacter quelqu'un avec cette ligne téléphonique imaginaire. Me voir ne le surprit pas. « Y m'... m' laissent pas dormir... » fit-il la langue pâteuse. Je compris qu'il était soûl. « Mais bon Dieu, qu'est-ce que t'as fait ?! » m'exclamai-je en l'attrapant par l'aisselle. Il se débattit : « Fiche-moi la paix ! Fichez-moi la paix, tous ! » « J'ai failli piquer une tête de la terrasse à cause de toi ! » « Ah bon, ricana-t-il, t'as... failli » « Parfaitement, failliii ! Moi ! Ne l'oublie pas ! » Je l'attrapai par le

colback pour l'extirper de la baignoire. Il s'arracha, me repoussa, et reglissa en arrière. Je me retrouvai avec des bouts de sa chemise à carreaux entre les mains. « C'est moi qu'ai failliii » répéta-t-il du fond de la baignoire ; « Moi ! Et maintenant, ils ne me laissent pas dormir ! Tu comprends ?! » « Oui, je comprends » dis-je pour qu'il se calme. « Mon cul, oui ! » « Mais si, sauf que je ne vois pas qui ne te laisse pas dormir. » Il leva subitement la tête. Dans l'intervalle, ses lunettes lui étaient tombées d'une oreille. « Izet... Izet et les siens... Voilà qui. » « Qu'est-ce que tu racontes ? Faudrait te déshabiller et te mettre au lit. Demain, de bonne heure, tu as ta thérapie... » « Rien à foutre de ma thérapie. » Il fit un geste du bras et me tourna le dos.

Je le laissai dormir dans la baignoire. Et je fis longtemps les cent pas dans l'appartement sans savoir que faire. Je trouvai une bouteille de vodka presque vide sur le plan de travail dans la cuisine. Visiblement laissée là par mon oncle. Je me servis le fond qui restait. Et le bus sans plaisir. J'allumai ma chaîne stéréo et mis *Out of Nowhere* de Charlie Parker. Je me demandai comment j'avais pu oublier ce que Christine m'avait appris lors de notre unique excursion à Lacanau. À la vérité, il m'avait réellement fallu grimper sur la corniche au quatrième étage pour que me revienne l'image des kite-surfeurs glissant sur l'océan, une image qui m'avait ensuite poursuivi pendant des jours. Qui sait pourquoi elle m'était sortie de la mémoire et, avec elle, Christine et l'histoire de l'âge de Parker. Je songeai que cela faisait un bail que je n'avais pas donné de mes nouvelles. Nous avions entretenu une correspondance après mon retour de Bordeaux, échangé des photos, puis, subitement, le contact s'était rompu. Je ne savais plus maintenant de quoi lui parler. De mon quotidien ? De mon oncle ? De ce que, suspendu à la terrasse, je m'étais fortuitement souvenu d'elle ? Non. Raconter n'importe quoi n'était plus possible. Pour moi aussi un mécanisme s'était enclenché sur la côte de l'Atlantique, peut-être la sénilité, peut-être bien aussi une vieillesse précoce. En tout cas, pas aussi fulgurante que celle de Parker. Ni aussi pénible que celle de mon oncle. La mienne, tout simplement.

Le lendemain matin, j'accompagnai mon oncle rue Pastero-
rova, à l'institut de radiologie. De notre réveil jusqu'à l'attente
dans cette salle étouffante, nous n'avions pas échangé un mot.
Je l'avais entendu de très bonne heure remuer dans la salle de
bains. Des bruits d'eau, une quinte de toux, des objets entre-
choqués au-dessus du lavabo. Quand je m'étais levé, le café
m'attendait sur la table, et il faisait mine de ranger mon travail.
Assis à côté de lui sur un banc de bois, je remarquai que nous
avions les mains posées de la même façon sur les genoux. Les
siennes étaient d'un blanc transparent, les miennes pas encore.
« Tu sais » dit-il en se tournant vers moi, m'excuser mainte-
nant, c'est ridicule... » Je lui lançai un regard de reproche.
« Laisse ça, mon oncle... » « Ça m'a pris comme ça, de but en
blanc... » – Il cherchait à se justifier, parlait tout bas, de crainte
apparemment qu'on l'entende dans la salle d'attente. – « Je me
suis laissé avoir... » « Eh oui, ça arrive... » dis-je pour le rassurer
et sans savoir quoi faire de mes mains. Je voulais les enlever de
mes genoux. « Hier... » reprit-il de son ton de conspirateur, tu
sais bien... quand on se promenait... Il y avait pas mal de temps
que je n'avais pas pensé à lui... » « À qui ? » demandai-je à
haute voix, et il leva son index droit pour me signifier de parler
moins fort. « À mon copain d'école... Izet Crvk... » « Ah oui »
m'écriai-je en me souvenant. Mon oncle hocha la tête. « Ben,
oui... C'est de ça que je te parle... On était bons copains... On
s'était téléphoné de temps en temps, pendant des années, puis il
y a eu... la guerre et... tu sais bien... tout le reste... » « Oui, je
sais » dis-je quoique ne voyant pas clairement où il voulait en
venir. « Je ne l'ai plus appelé... Jamais... Tu comprends ? Plus
jamais... » Et il ajouta comme s'il voulait me confier son plus
grand secret : « Et c'est à ce moment-là que j'ai développé cette
saloperie. » Nous nous regardâmes tous les deux de très près et
sans mot dire jusqu'à ce que s'ouvre la porte du cabinet de ra-
diologie. Une infirmière apparut. Elle lut le nom de mon oncle.
Il cligna des yeux derrière ses lunettes l'air de s'en fiche. « Mais
là, tu sais », ajouta-t-il tout bas en se levant du banc, « les
rayons, ça sert pas à grand-chose. » À la porte du cabinet, il se
retourna une dernière fois vers moi et me fit signe que je pou-

vais y aller. L'infirmière le prit alors par le bras et le fit entrer. Avant que la porte se referme, j'aperçus deux silhouettes en blanc qui s'approchaient de lui. Et, très vite, je ne le vis plus.

Première édition en serbe : 2015